

Écritures de soi entre les mondes

Décrypter la domination

Sommaire

Présentation	5
Ouverture	
Tout dire ? <i>La parrèsia</i> de J.-J. Rousseau Patrick Hochart	15
Michel Leiris : écrire les formes de l'asservissement Martine Hovanessian	35
Décrypter la domination	
Écriture autobiographique et concision démocratique Annick Madec	53
Retour à/retour <i>sur</i> ... Sociogenèse d'un paradigme heuristique. <i>Retour à Reims</i> de Didier Éribon Fabrice Thumerel	77
Le <i>Verstehen</i> narratif du transfuge. Incursions chez Richard Wright, Albert Memmi et Assia Djebar Martine Leibovici	91

L'écriture de soi comme retour au monde

- Lettres et journaux de femmes.
Entre écriture contrainte et affirmation de soi
Isabelle Lacoue-Labarthe 113
- Écrire ses rêves, une conversion biographique ?
Jean-François Laé 133
- Expérience vécue, expérience écrite.
Sur l'écriture d'Imre Kertész
Valérie Gérard 145
- Autobiographie et mémoires traumatiques
Leonor Arfuch 163

De nouvelles formes de savoir

- Un « trimardeur » au sana en 1907.
Mécislas Golberg, science de demain
et science du mourant
Catherine Coquio 185
- Un défi au jargon de l'authenticité.
L'écriture de soi dans la pensée politique
postcoloniale
Sonia Dayan-Herzbrun 209

Présentation

Depuis les années 1980, les *Black Studies*, les *Women Studies* ou les débats sur le postcolonialisme ont contribué à faire redécouvrir l'immense quantité de textes autobiographiques écrits dans des situations de marginalité, d'oppression sociale, raciale, coloniale ou de genre¹. Ces textes ont suscité de très nombreuses analyses qui prêtent attention à l'articulation entre le socio-politique et l'individuel, en mettant au jour la façon dont le social forge les catégories de l'expérience, dont les normes sont à l'œuvre au cœur même des récits. Leur portée critique réside alors principalement dans la façon dont l'auteur(e) remet en question les normes qui structurent son expérience². Une telle redécouverte s'est, de plus, produite en même temps que se développaient des travaux qui, orientés par la critique de l'identité à soi du sujet classique, démontaient les illusions engendrées par le dispositif autobiographique lui-même. On insistait alors sur le clivage constitutif de tout sujet, qui rend impossible toute coïncidence de soi avec soi, ou bien l'on reconstituait les différents dispositifs de pouvoir induisant la forme même de son devenir-sujet tout en suscitant sa résistance. Dans cette direction, loin de permettre un retour à soi, l'écriture de soi inscrivait au contraire le soi dans une textualité qui

1. À ce propos, cf. en particulier James Olney (éd.), *Autobiography. Essays Theoretical and Critical*, Princeton University Press, 1980 ; Alfred Hornung, Ernstpeter Ruhe (éd.), *Postcolonialisme et autobiographie. Albert Memmi, Assia Djebar, Daniel Maximin*, Amsterdam, Rodopi, 1998 ; Sidonie Smith, Julia Watson, *Women, Autobiography, Theory. A reader*, The University of Wisconsin Press, 1998. Voir aussi Marcus Moseley, *Being for myself alone. Origins of Jewish Autobiography*, Stanford University Press, 2006.

2. Cette perspective est en particulier celle de Judith Butler dans *Le récit de soi*, trad. B. Ambroise et V. Aucouturier, Paris, PUF, 2007.

s'autonomisait de son auteur, toute autobiographie étant alors en même temps une auto-thanato-biographie, selon l'expression de Jacques Derrida. Dès lors, l'adoption de la forme autobiographique par des individus issus de groupes dominés ne conduirait-elle pas à l'assimilation par eux d'un type de subjectivité qui participe de la domination qu'ils subissent ?

Les deux textes par lesquels s'ouvre le volume peuvent être lus comme des mises en garde contre toute approche naïve de l'écriture de soi. Revenant sur les *Confessions*, point de départ de l'autobiographie moderne, Patrick Hochart met en lumière la façon dont Rousseau lui-même était au fait de l'impossibilité de tout dire quand on parle de soi, des obstacles inhérents à l'engagement de sincérité qui caractérise l'entreprise autobiographique. Et si Rousseau est en quelque sorte le « fantôme de Michel Leiris³ », ce dernier ne se mesure à lui que pour faire valoir un *je* décentré, mobile et s'inscrivant dans une écriture « des fissures et des marges », selon Martine Hovanessian. Rousseau nous importe aussi comme étant celui qui aux dires de Lévi-Strauss est le « fondateur des sciences de l'homme⁴ », lui qui, « rebut de tous les états⁵ », n'en a aucun mais transforme cet entre-deux social en un site de connaissance de l'humanité. Et nul plus que Michel Leiris n'a creusé la position de « passeur » sous le signe de laquelle Martine Hovanessian aborde ses pratiques d'écriture de soi, qui s'originent dans l'expérience du chercheur occidental éprouvant sa propre étrangeté au contact de la culture qu'il cherche à comprendre, pour relancer la quête de vérité dans un dispositif fragmenté qui n'abandonne pourtant pas l'espoir de parvenir, à partir de soi et comme malgré soi, à dégager « quelque vérité générale ».

Écritures de soi entre les mondes... L'orientation proposée ici repart du fait même de l'importance de la production autobiographique dans des situations d'oppression,

3. Nathalie Barberger, *Michel Leiris. L'écriture du deuil*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1998, p. 11.

4. Cf. Claude Lévi-Strauss, « Jean-Jacques Rousseau, fondateur des sciences de l'homme », in *Anthropologie structurale deux*, Paris, Agora, 1997.

5. Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions de J.-J. Rousseau*, in *Œuvres complètes*, tome 3, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1959, p. 121.

lorsqu'elle émane d'individus transfuges — d'une classe sociale à l'autre, d'une culture à l'autre, d'un monde minoritaire et minorisé à un monde majoritaire partageant des préjugés diffamants ou haineux à l'égard de ces minorités. Si certaines études traitent directement d'autobiographies, d'autres se penchent sur des écritures de soi comme des lettres ou des journaux intimes, certaines, mais pas toutes, ayant une ambition proprement littéraire. L'hypothèse de départ est que, pour des auteur(e)s placé(e)s par l'histoire ou la société dans ce genre de situation, l'écriture de soi procure malgré toutes ses limites des ressources incomparables d'expression, d'émancipation mais aussi de compréhension. Il serait dès lors fort réducteur de ne l'envisager que sous le signe d'une intériorisation des codes culturels dominants. Écrits par des sujets qui, pour reprendre une expression d'Annie Ernaux, ont « *le cul entre deux chaises* » sans jamais pouvoir se sentir comme « des poissons dans l'eau⁶ », ces textes — manifestant souvent de l'intérieur le malaise d'avoir à se dire dans une forme voire une langue effectivement transmises par une culture dominante — font vaciller les frontières entre subjectivité et objectivité et par là entre sociologie et littérature, entre littérature et sociologie.

De telles ressources sont abordées d'abord de deux points de vue. Le premier est celui de l'expérience de connaissance ou de compréhension que le geste et le travail d'écriture procurent, connaissance non seulement de soi mais aussi du monde ou mieux de « fragments de monde », selon l'expression de Husserl. Un tel questionnement a suscité l'intérêt de sociologues préoccupés par la nécessité de penser un « populaire contemporain » selon l'expression d'Olivier Schwartz que cite ici Annick Madec, mais persuadés aussi comme elle de « l'importance des questions morales, existentielles, souvent confondues ou absorbées par la question sociale » ou encore, comme Jean-François Laé, animés par le défi de s'approcher, en tant que sociologue, au plus près de la réflexivité par laquelle les personnes qualifiées d'ordinaires ressaisissent leur propre

6. Ces expressions, tirées des *Armoires vides*, sont citées par Fabrice Thumerel, dans son avant-propos à l'ouvrage qu'il a dirigé : *Annie Ernaux, une œuvre de l'entre-deux*, Arras, Artois Presse Université, 2004, p. 31.

expérience. L'originalité de leur approche — tout comme celle de Fabrice Thumerel — consiste cependant à envisager ces questions en prêtant attention à la dimension d'écriture dans laquelle cette réflexivité se produit. Tous sont évidemment avertis des analyses sociologiques de l'écriture en termes de légitimité ou d'illégitimité, l'illégitimité étant vécue de façon particulièrement intense par ceux qui se sont éloignés de leurs milieux d'origine alors même que tout retour leur est désormais impossible (Fabrice Thumerel). Ils sont cependant attentifs aux possibilités de découverte et d'élaboration que procure l'accès à l'écriture dans sa différence d'avec le dire. L'écriture est envisagée comme une aventure humaine susceptible de faire entrer dans le monde commun des récits qui décryptent, d'en bas pourrait-on dire, les rapports de domination à l'œuvre dans des sociétés pourtant travaillées par l'exigence d'égalité. La pratique de ce type d'écriture met en jeu un « *Verstehen* narratif » théorisé par Paul Ricœur, vecteur d'une compréhension qui n'est ni celle, directe, de l'acteur ni celle, distanciée, du sociologue ou du philosophe (Martine Leibovici).

Dans cette direction, des fils se tissent entre des expériences a priori éloignées les unes des autres. Ainsi le texte d'Annick Madec se clot sur la notion de double vue employée par Yves Lévy à propos de « Navel, ouvrier-paysan-philosophe », expression par laquelle Richard Wright caractérise le Noir dans une société fonctionnant à la ségrégation (Martine Leibovici). L'autre question que rencontrent les contributeurs de ce volume, inévitable lorsqu'on se penche sur des écritures de soi, est celle des affects qui signalent en soi les relations de soi aux autres. La honte, le ridicule ou le mépris, déjà chez Rousseau, le ressentiment, l'humiliation chez Annie Ernaux, Didier Éribon (Annick Madec, Fabrice Thumerel), Richard Wright ou Albert Memmi, mais aussi l'orgueil, l'insolence ou la compassion (Martine Leibovici). Si l'affect est, comme l'écrit Annick Madec, une « véritable nourriture cérébrale », y revenir par la mémoire pour retrouver l'ouverture à la compréhension du monde qu'il déployait n'implique pas que l'écriture elle-même doive être pathétique. Elle peut au contraire déployer des stratégies de mise à distance, adopter une forme dépouillée et plate ou désigner le soi par la troisième personne, sorte de garde-fou qui permet au sujet de s'enfoncer dans sa propre douleur pour arriver à la formuler, comme le repère Maurice Blanchot,

évoqué à la fois par Jean-François Laé et, dans un tout autre contexte, Leonor Arfuch.

Les ressources que procure l'écriture de soi sont abordées d'un second point de vue, prolongeant ainsi une remarque incidente faite par Judith Butler dans *Le récit de soi*. Tout en insistant en premier lieu sur l'illusion de la maîtrise de soi qui pourrait saisir celui ou celle qui se raconte, elle reconnaît cependant « l'importance du travail narratif de reconstruction d'une vie autrement soumise à la fragmentation et la discontinuité⁷ ». Aussi bien est-ce sous cet angle que les textes d'Isabelle Lacoue-Labarthe et de Jean-François Laé nous invitent à réfléchir, et sans doute n'est-ce pas un hasard si dans les deux cas il s'agit de femmes, l'écriture de soi se donnant paradoxalement comme une démarche de retour au monde. Certes la tenue par une femme d'un journal intime engage une écriture particulièrement contrainte, car soumise à l'autocensure et à des visées d'édification morale. Mais lorsque des femmes comme Marie Bashkirtseff ou Marie Lenéru veulent écrire pour être publiées — alors même que l'association de ces deux termes, femme et écrivain, a pu apparaître comme une espèce de monstruosité — écrire son journal prend un autre sens. Il devient le support grâce auquel des femmes-écrivain laissent une trace de leur singularité étouffée, il est le vecteur d'une inscription dans le monde par où elles accèdent à la position de sujet. Isabelle Lacoue-Labarthe montre aussi comment les lettres ont pu se muer en pétitions faisant irruption dans l'espace public pour demander le rétablissement du divorce en 1848. Lorsqu'il est contesté, le *je* n'est pas encore accessible à la déconstruction, il s'affirme en lien avec d'autres dans une communauté de destin qui relie entre elles les mères, les filles et les amies. Plus près de nous, le journal de rêves de Janine retrouvé par Jean-François Laé ne s'adresse certainement pas à un public. Tout entier traversé d'émotions de crainte, de frayeur et de tristesse, et bien que tourné vers le plus intime — les rêves —, il témoigne cependant d'une écriture qui, en apprivoisant l'accablement dû à la mort de ses hommes les plus proches, participe d'une transformation de soi, de l'adaptation d'une femme à son nouveau statut de femme seule à qui des décisions et des initiatives incombent désormais sans soutien masculin.

7. *Le récit de soi*, op. cit., p. 53.

Nous sommes peut-être au plus vif du sens de l'écriture de soi lorsqu'elle émane de l'expérience de ces quelques-uns qui survécurent à des situations correspondant à l'exclamation de Jan Karski racontant sa « visite » au ghetto de Varsovie : « Ce n'était pas un monde, ce n'était pas l'Humanité⁸ ! » Il ne s'agit plus ici d'être transfuge ou entre les mondes. L'organisation des camps visait à détruire le monde comme tel, tout en produisant d'emblée, rappelle Valérie Gérard, une désorientation qui réduisait à néant toute velléité de compréhension. Pour Imre Kertész, l'écriture romanesque est véritablement écriture de soi au sens où, tout en inscrivant le sujet dans le monde, c'est-à-dire dans un milieu d'expression et de publicité, elle instaure le soi lui-même, alors qu'il fut pris dans une extériorité par laquelle il était systématiquement défait. En écrivant, Imre Kertész retrouve le travail mental que le jeune garçon qu'il n'est plus avait dû faire pour s'accomoder au réel, il transforme en expérience ce qui fut subi sans être vécu et va jusqu'à retrouver de la contingence — et pourquoi pas une possibilité d'action quand bien même elle n'eut pas lieu — là où était visée une destruction implacable et sans appel des humains. S'il y a désormais une nécessité, c'est celle de l'écriture elle-même qui est tout sauf une planche de salut ou une promesse de vie meilleure, car elle ne peut instaurer l'expérience que comme passée, dépossédant le sujet de son histoire au moment même où elle la lui restitue.

Mais l'écriture de soi ne risque-t-elle pas de se perdre aujourd'hui, noyée dans le « torrent de la discursité sociale » où abondent les récits de soi sous tant de formes diverses ? Tel est le point de départ de Leonor Arfuch qui insiste sur la double valeur, biographique et mémorielle, de certains de ces récits dans une telle conjoncture. Avertie du caractère nécessairement reconstruit et fictionnel du *je* textuel, la narrativité lui apparaît cependant comme « une voie royale pour la connaissance et l'interprétation des processus complexes de subjectivation de notre époque », subjectivation qui comporte un aspect éthique dans la mesure où les *je* qui se racontent racontent toujours en même temps leurs relations aux autres. Orientant son analyse vers des récits de femmes ayant survécu aux tortionnaires de la dictature en Argentine, elle établit aussi comment ces récits

8. In Claude Lanzmann, *Shoah*, Paris, Le Livre de Poche, 1985.

contribuent, pour leurs auteures, à faire accepter le caractère irréparable de la perte de ceux qui n'ont pas survécu. Sur fond d'une expérience traumatique, la question de l'impossibilité de tout dire se décline tout autrement que chez Rousseau : pour dire quand même quelque chose de la torture, du viol ou de l'extrême souffrance, il faut franchir le seuil de la pudeur pour s'attacher aux détails. Telle est selon Leonor Arfuch l'une des spécificités des récits de femmes par rapport à ceux des hommes.

Dès 1903, Mécislas Golberg avait, selon Catherine Coquio, perçu le livre moderne comme un possible « foyer d'intimité » en réaction à l'extension de la vie sociale. L'évocation de cet « outsider des sciences sociales et des lettres » reconduit notre questionnement à son point de départ. Si Mécislas Golberg vécut toujours entre les mondes dans une éprouvante marginalité, son « anarchisme expérimental », son sens aigu de l'autocritique le tint à l'écart de toute orthodoxie de groupe et si, plus que tout autre il connut la souffrance, son ironie délibérée l'éloigna jusqu'au bout de la tentation martyrologique du paria, d'une tendance courante à l'autoglorification de l'humilié et des siens. Orientant son analyse vers le journal que Golberg, atteint d'une tuberculose qui allait l'emporter, tint les derniers mois de sa vie, Catherine Coquio y retrouve à l'œuvre la recherche qu'il mena toute sa vie, d'une science nouvelle qui serait à la fois science des valeurs individuelles et des sociétés. En s'observant méticuleusement, nanti des seules forces du langage, le malade « radiographie de l'intérieur » l'institution du sanatorium. Attentif aux détails, aux infimes péripéties d'une vie agonisante, le journal intime vise à en constituer le documentaire afin de contribuer à « une science élargie de la vie humaine » dans laquelle cependant « les généralités naîtraient des détails singuliers ».

Car c'est bien en fin de compte la question de l'accès à l'universel, à la connaissance et à la théorie qui est posée par ceux-là mêmes à qui cette capacité fut déniée. Aussi bien les fragments autobiographiques qui font irruption dans les œuvres théoriques écrites par des auteur(e)s issue(e)s de mondes autrefois colonisés, dont Sonia Dayan-Herzbrun dessine la géographie cosmopolitique, donnent-ils à voir des affiliations

complexes démentant tous les stéréotypes qui objectivaient les individus pour asseoir la domination coloniale. Se profilerait ainsi, selon la formule d'Achille Mbembe, une forme d'« accomplissement de soi » qui serait une « figure singulière de l'universel ». Les écritures de soi entre les mondes se conjugueraient alors pour constituer un *inter-esse*, exemplaire de ce que pourrait être un monde commun, un réseau de relations où les expériences pourraient trouver traduction les unes dans les autres sans que jamais leurs singularités, telles qu'elles résultent de leur auto-énonciation, ne soient abolies au profit d'une position de surplomb qui prétendrait en dire la vérité.

Martine Leibovici